



# QUI A TUÉ WITTMANN ?

LA MORT D'UNE LÉGENDE,  
LA NAISSANCE D'UN MYTHE,  
UNE HISTOIRE À RÉÉCRIRE

8 août 1944. Dans la nuit, les Anglo-Canadiens ont percé le front et se sont ouverts la route de Falaise. Pour les arrêter, les Allemands n'ont en main qu'une *Kampfgruppe* de la 12. *SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et une poignée de chars Tiger appartenant à la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. Qu'à cela ne tienne, ils contre-attaquent en début d'après-midi. En pointe, Michael Wittmann, l'as dont la propagande nazie prétend qu'il a détruit 138 chars et 132 canons antichars. L'homme vit alors ses derniers instants. Son Tiger disparaît dans la mêlée... et, depuis ce jour, se pose la question de savoir comment est morte l'icône de la *Waffen-SS*.

Par Nicolas Aubin



**C**e matin-là, le *SS-Hauptsturmführer* Michael Wittmann n'a à sa disposition que sept à huit Tiger :

quelques chars de l'état-major (le n° 007, dans lequel il va monter bien qu'il n'apprécie guère ces chars de commandement dans lesquels le parc de munitions a été réduit pour faire place à un appareillage de transmission plus conséquent, celui de l'officier des transmissions Helmut Dollinger et celui de l'officier d'ordonnance Hans Höflinger) et ceux de la *3. Kompanie* (Franz Heurich, Willi Irriohn, Rolf von Westernhagen, Peter Kisters). La présence du char d'Otto Blase est évoquée par Patrick Agte, mais pas confirmée. À 11h00, ces chars sont regroupés derrière une haie à l'est de Cintheaux, à l'abri des regards alliés qui ne sont distants que d'un ou deux kilomètres. C'est là que Wittmann s'entretient avec le *SS-Standartenführer* Kurt Meyer, qui commande la « Hitlerjugend », et qu'ensemble ils conviennent de contre-attaquer. « Panzer » Meyer a repéré d'importantes formations

blindées ennemies pour le moment immobiles. La seule chance des Allemands : saisir l'initiative, « empêcher l'ennemi d'attaquer, bouleverser ses plans » [1]. Au pire, cela laissera le temps de reconstruire une ligne de front en retrait sur le Laison ; au mieux, l'attaque ennemie aura été étouffée dans l'œuf. Hans Höflinger se souvient que Wittmann hésite sur les effectifs à engager : « D'un seul coup, Michael me dit « Je dois y aller, Heurich n'y arrivera pas » [le nouveau commandant de la *3. Kompanie* qui vit son baptême du feu]. Je n'étais d'abord pas supposé accompagner l'attaque, mais, soudain, il en est autrement. Cela me rend nerveux, car je remarque que Michael est indécis dans ses décisions. » [2] À 12h30, au moment où des centaines de forteresses volantes viennent abattre les Enfers sur les arrières allemands, Michael Wittmann donne



▲ Un cliché de propagande dû au correspondant de guerre Scheck qui a contribué à forger le mythe Wittmann : le chevalier, regard serein et fixé sur l'horizon, porteur de sa récente Croix de chevalier à feuilles de chêne, est immortalisé sur sa monture, le Tiger, la main sur son épée, le 8,8cm ! NAC

l'ordre d'attaquer. Quatre Tiger – ceux de Kisters, d'Irriohn, de Dollinger et celui de l'as [3] – roulent à droite de la route nationale 158 qui mène à Caen, et deux autres à gauche – les engins de Höflinger et de von Westernhagen –, alors qu'en retrait, Heurich prend du retard. Les Tiger suivent cette grande route, puis doivent contourner Saint-Aignan de Cramenil pour filer, si tout va bien, vers Garcelles. Devant eux, le terrain est plat comme la main, avec des champs de céréales de part et d'autre de la voie. À environ mille mètres, on remarque une poignée de maisons implantées sur le côté gauche de la nationale, le bourg de Gaumesnil, tandis qu'à droite, à un peu plus de mille mètres à l'Est, une étroite bande boisée s'étend vers le nord, suivie d'un grand verger de six hectares. À l'horizon, au nord, se devine le clocher de Saint-Aignan. La mission est simple : il faut surprendre les colonnes ennemies et les mettre en pièces, comme le bataillon a déjà si bien réussi à le faire deux mois plus tôt à Villers-Bocage quand il avait stoppé net l'avancée de la *7th Armoured Division*. Derrière les Tiger, des *Panzer IV* de la *II./SS-Panzer-Regiment 12* accompagnent des SPW transportant

200 *Grenadiere* du *I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 25*. Même si, visuellement, depuis les positions anglaises, l'action de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* et de la « Hitlerjugend » apparaît coordonnée, il s'agit de deux opérations distinctes. Les Tiger attaquent seuls, avec pour unique appui un parapluie d'artillerie. Michael Wittmann roule vers son destin...

[1] Meyer (K.), *Grenadiers: The Story of Waffen SS General Kurt « Panzer » Meyer*, Stackpole Books, 2005, p. 280.

[2] Témoignage de Höflinger (H.) cité par Agte (P.), *Michael Wittmann and the Waffen-SS Tiger Commanders of the Leibstandarte in WWII*, vol. 2, Stackpole Books, 2006, p. 162. Il s'agit d'une traduction de son *Michael Wittmann und die Tiger der Leibstandarte SS Adolf Hitler*, DVG, 1994.

[3] Et peut-être celui de Blase.

▲ Le Tiger n° 331 de la *3. Kompanie* à l'exercice aux alentours de Beauvais en mai 1944. Le Tiger a été développé de 1937 à 1942. Son excellent canon de 8,8cm alimenté à 92 obus mortels à 2 000 m, son blindage (100 mm en frontal), sa vitesse honorable (20 à 40 km/h) pour un tel mastodonte (57 tonnes), ses équipages initialement triés sur le volet en font un char hors norme et un adversaire redoutable. Mais l'engin n'est pas dénué de graves faiblesses... NAC





## MICHAEL WITTMANN

### PUR PRODUIT DU NAZISME

Michael Wittmann, simple technicien expert de la guerre blindée, apolitique ! La réalité est plus nuancée, et pour tout dire, son itinéraire révèle qu'il a été un pur produit du nazisme. Né en 1914, dans un milieu rural modeste et catholique pratiquant, il a développé enfant un patriotisme palpitant au contact des « gueules cassées ». Il grandit dans une famille qui souffre des multiples crises économiques. L'absence de conscience politique chez les Wittmann fait qu'ils n'attachent guère d'importance à la jeune démocratie de Weimar. Ils se tournent volontiers vers l'homme providentiel – Adolf Hitler – qui

propose un discours volontaire, rassurant et revancharde. Les premières mesures autoritaires finissent par les convaincre que le nouveau Chancelier est l'homme de la situation. Comme des millions de concitoyens, Michael décide alors de participer à la construction de cette nouvelle Allemagne. Il se porte candidat pour le *Reichsarbeitsdienst*, le service du travail volontaire en février 1934. Wittmann est fier de marcher au pas cadencé, la pelle à l'épaule, sur les bords des routes du *Reich* et de travailler pour la collectivité. Il donne un sens à sa vie. Chantier après chantier, il adhère davantage aux valeurs nationales-socialistes : fierté du devoir, sens de la solidarité, respect de la hiérarchie et dévouement aveugle à son *Führer*, qu'il confond avec la Patrie. Neuf mois plus tard, il renonce à rejoindre la ferme familiale et s'engage dans la *Wehrmacht*. Mais l'armée est trop conservatrice, et il décide, dès 1937, de rejoindre la SS. Certainement pas parce qu'elle incarnerait l'élite (à cette époque, elle suscite surtout des moqueries de la part des professionnels de la *Heer*), mais parce que Wittmann espère y retrouver l'état d'esprit qui règne au *Reichsarbeitsdienst*. Les organisations nazies ont donc transformé ce fils de paysan en un soldat politique dévoué.

Wittmann traverse les premières campagnes discrètement, au sein des batteries de *StuGe* de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler ». Les courriers qu'il envoie à partir de 1942 à sa fiancée révèlent son immersion totale dans sa mission combattante, son repli sur sa communauté – les camarades de combat –, hermétique au sort des civils russes. Il est obnubilé par son devoir. Passé dans la compagnie lourde du régiment blindé de la LSSAH, ses exploits à bord de son Tiger à Koursk fondent sa légende. Les correspondants de guerre ne le lâcheront plus ! Invité par Hitler en février 1944 pour recevoir sa Croix de chevalier avec feuilles de chêne, il devient un héros national. C'est ensuite la Normandie et l'exploit de Villers-Bocage. La propagande lui en attribue tout le mérite. Au total, on crédite le palmarès de ce stakhanoviste de 138 chars détruits... en incluant en fait tous les véhicules blindés, y compris les *Bren Carriers*. La légende s'écrit aussi à l'aide de chiffres gonflés. Wittmann est donc avant tout un produit de la propagande nazie. S'il reste indéniablement le meilleur *Expert* de la *Panzerwaffe*, sans équivalent dans les autres armées, il apparaît aussi comme l'archétype de ces « hommes nouveaux » façonnés dans les organisations de masse du III. *Reich*.

## MORT D'UNE LÉGENDE

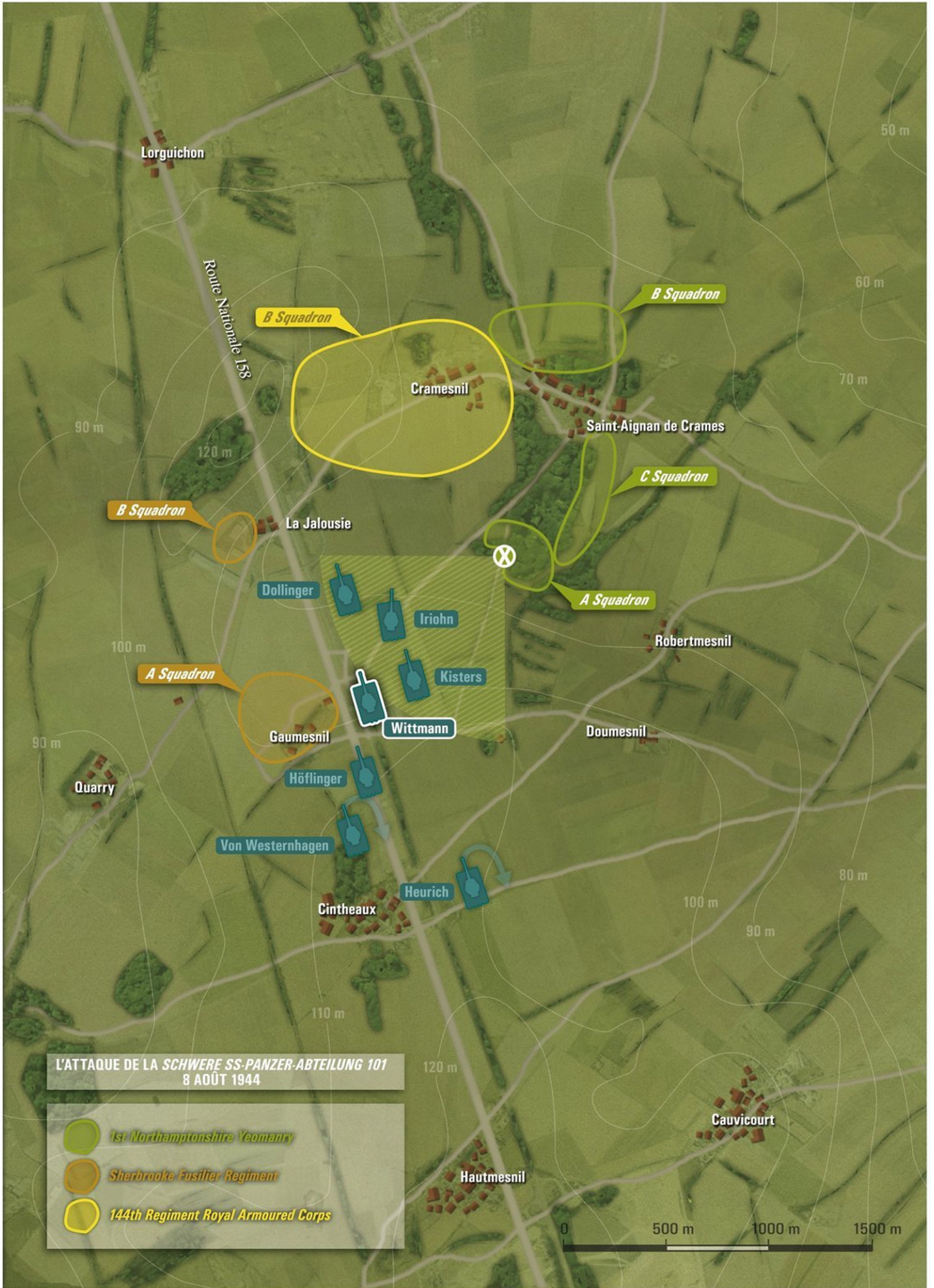
Quelques heures plus tard, c'est la consternation. Si les Alliés ont peu progressé, cinq Tiger ne sont pas rentrés. Höflinger et Dollinger sont revenus meurtris, à pied, et il manque à l'appel les équipages d'Iriohn, de Kisters et... de Wittmann. Chez ses camarades, l'annonce de sa disparition suscite l'incompréhension et le refus. Pour le *SS-Hauptscharführer* Konradt de la 2. *Kompanie*, « Dire à quel point la compagnie a été durement touchée par la perte de notre cher *Hauptsturmführer* est indescriptible, je ne peux l'exprimer. Les espoirs de toute la compagnie reposent sur l'idée qu'il est toujours vivant, et que, blessé, il a seulement été fait prisonnier des Anglais » [4]. Wittmann est officiellement porté disparu le 16 août. En Allemagne, la propagande ne médiatise pas l'événement, on s'en doute, et c'est surtout à destination de la femme de Michael – Hilde – que les langues se délient. En effet, les récits des témoins oculaires ne laissent guère de doute sur l'issue fatale. Huit semaines après, le Dr. Rabe, médecin de l'unité, se confie : « À présent, chère Madame Wittmann, je dois vous raconter les événements du 8/8/1944. [...] La dernière fois que je vois Wittmann, c'est quand il grimpe dans son char à 11h30. L'attaque est retardée, car les Britanniques larguent un tapis de bombes. Mais nous ne subissons pas de pertes. À ce moment-là, je suis dans un chemin creux, à environ cinq cents mètres derrière les chars. Lorsque l'attaque est lancée, j'avance de quelques centaines de mètres et couvre la dernière portion à pied. Il y a déjà des antichars lourds et le feu de l'artillerie. Je veux aller jusqu'au char de Michael. Après m'être rapproché de deux ou trois cents mètres, je vois soudain des flammes frapper le *Panzer*, la tourelle s'envoler et retomber au sol. Le char brûle alors complètement. Je persiste à vouloir y aller mais je ne peux traverser le terrain découvert, le Tommy [sic] allant jusqu'à tirer avec des antichars sur l'homme seul que je suis. Il est peu vraisemblable que Michael ait pu sortir avant le coup au but, car j'aurais alors dû le voir. Et aucun membre de l'équipage n'est revenu. On doit donc considérer que Michael a été tué au combat. » [5]. En 1946, le *SS-Untersturmführer* Heinz Höflinger dessine un croquis du combat pour Hilde, alors qu'il est encore en camp de prisonniers.

[4] Agte (P), op. cit., p. 173.

[5] Agte (P), op. cit., p. 170-171.

**Panzer VI Ausf. E TIGER I**  
Stab  
Schwere SS-Panzer-Abteilung 101  
Char de Michael Wittmann, le 8 août 1944







Les Allemands ne sachant presque rien, les plus fantasques rumeurs s'épanouissent dans les cercles d'anciens combattants. Ces derniers sont alors convaincus d'avoir été en tous points supérieurs à leurs ennemis. Les Alliés ne peuvent l'avoir emporté qu'en les noyant sous le nombre. La disparition de Wittmann, icône de la *Waffen-SS*, se doit d'être conforme à ce cliché. L'officier bavarois ne peut donc avoir été vaincu à la régulière, il faut qu'il ait été la victime d'une frappe aveugle et chanceuse. Parfois, on évoque la roquette d'un Hawker Typhoon ; d'autres fois, une bombe d'une tonne larguée d'un B-17 ou un obus de marine qui aurait retourné le Tiger. Cependant, de tels récits ne dépassent pas les cercles militaires, et, dans les ouvrages grand public, si l'on s'attarde sur ses exploits, on est des plus elliptiques quant à sa disparition. Ainsi, Paul Carell, dans le célèbre ouvrage *Sie Kommen!*, réécrit entièrement ses derniers instants, transformant l'assaut infructueux et coûteux des Tiger en une bataille victorieuse, où les grenadiers retranchés dans les ruines de Cintheaux accumulent les exploits surhumains, « véritable brise-lames encadré par les Tiger de Wittmann, ils repoussent tous les assauts successifs de cette armada de six cents chars [sic] qui vinrent y mourir, impuissants » [6], il se contente pour finir d'un « hélas, Michael Wittmann, le héros aux cent trente victoires, n'était plus à leur tête, il venait de tomber à son tour ». À la même époque,

[6] Carrell (P.), *Sie Kommen!*, 1960, traduction française, *Ils arrivent*, Robert Laffont, 1962, p. 453.

[7] Meyer (K.), *op. cit.*, p. 287-288.

[8] Barker (J.) & Lucas (J.), *The Killing ground, The battle of the Falaise gap*, Batsford, 1978, p. 110.

[9] D'Este (C.), *Decision in Normandy*, 1983, trad. française, *Histoire du débarquement*, Pemin, 2013.

Kurt Meyer, dans son ouvrage autobiographique, n'est pas plus disert quand il dresse un panégyrique de son ancien camarade [7].

## NAISSANCE D'UN MYTHE

Au tournant des années quatre-vingt, coup sur coup, trois ouvrages, devenus des « Classiques », lèvent le voile sur la mort de *l'Experten*. Dès 1978, deux historiens britanniques écrivent dans le très remarqué *The Killing Ground* que Wittmann « avait attaqué de front un groupe de chars Sherman [de la *4th Armoured Division*] et en avait détruit deux. Les cinq chars restants ouvrirent le feu à bout portant. Aucun membre de l'équipage ne sortit du Tiger » [8]. Cette version, non sourcée mais que la rumeur rattache aux témoignages de vétérans, est ensuite reprise par le grand historien militaire américain Carlo D'Este [9]. Cette thèse, devenue vérité historique, est reprise et enjolivée par Éric Lefèvre dans un pavé relatant les « exploits » des *Panzer* en Normandie : « Les Tiger sont accueillis par des tirs d'artillerie. Wittmann force droit devant, accélère, et ils passent tous à travers le barrage. Au-dessus de leur tête, les cieux s'irradient – mais les avions alliés bombardent leurs propres positions. À 1 800 mètres, utilisant leur portée supérieure,





les Tiger commencent à tirer sur les Sherman qui avancent en direction de Cintheaux. Ils font face aux Canadiens de la 4th Armoured Division. Wittmann tient sa position et lutte des heures durant, laissant le temps à quelques Panther de la I. Abteilung du SS-Panzer-Regiment 12 de rallier le front [...]. Quelques témoins oculaires ont depuis décrit comment le Tiger de Wittmann a combattu seul contre un groupe de Sherman à l'est de Cintheaux cette soirée-là. Ayant détruit deux d'entre eux et immobilisé un troisième, il cherchait une porte de sortie quand il fut assailli par un groupe de cinq Sherman qui l'ont attaqué de trois côtés. Il n'y eut aucun survivant. » [10] Le récit, en apparence historique, bascule quelque peu dans la mythologie. Mais certains auteurs francophones iront encore plus loin en le travestissant à l'aide des récits de Carell et de Meyer. Wittmann s'y sacrifie dans un combat sans espoir. Tel Léonidas aux Thermopyles, en bon commandant, il couvre le repli de ses camarades. Tous insistent sur l'inégalité du rapport de force, reprennent le chiffre des 600 chars de Carell. C'est David contre Goliath. Les Alliés sont caricaturés, réduits à une masse anonyme, incompétents, les auteurs soulignant, non sans malice, que le bombardement aérien est tombé trop court, et au tempérament de charognards quand ils se « jettent à la curée ». Finalement, sa mort renvoie au mythe arthurien. Les adversaires de Wittmann le « serrent », « l'attaquent



▲ 13 juin 1944, l'épuisement se lit sur le visage de Michael Wittmann qui vient de réaliser son plus brillant exploit de la guerre : enrayer avec son unité la tentative de débordement de Caen par l'ouest par les « Rats du désert » ! DR

à bout portant ». Il meurt en chevalier, genou à terre, parvenant jusqu'à son dernier souffle à tenir en respect ses adversaires qui l'acculent. Le 8,8cm devient l'Excalibur ou la Durandal des temps modernes. Enfin, en bon héros wagnérien, Wittmann ne peut mourir qu'au crépuscule – « en soirée », alors que le combat a lieu à midi –, épuisé par une lutte sans relâche et une fois sa mission accomplie. Sa mort devient le sacrifice ultime qui parachève son parcours héroïque. À l'Histoire inconnue s'est substitué un mythe romantique.

Il est vrai que le climat est propice à de telles lectures. Dans le contexte de guerre froide, le travail de réhabilitation et d'idéalisation entamé dès 1946 par Franz Halder au sein d'un groupe chargé d'analyser les performances de l'Armée allemande pour le compte de l'US Army et poursuivi par d'autres vétérans tels Manstein et Meyer a fonctionné au-delà de leurs espérances. La Wehrmacht est devenue un paragon aux plus hauts niveaux des états-majors occidentaux à la fin des années 1970. Dans les casernes américaines, il n'est question que de *Schwerpunkt*, de *Blitzkrieg*, d'*Auftragstaktik*. Les Mess se couvrent de portraits de stratèges allemands. La troupe s'apprête à accueillir avec enthousiasme le casque en kevlar « Fritz ». Dans le grand public, cette « Werhmachtmania » a été instillée par les succès littéraires de pseudo-historiens complaisants, tels Jean Mabire et Erwan Bergot en France. L'excellence militaire allemande est un lieu commun. Ses héros sont devenus de simples experts du combat qu'il est légitime de prendre pour modèles [11]. Les esprits sont alors conditionnés à cette mort de Wittmann perçue comme crédible et surtout conforme aux stéréotypes [12].

▼ L'adversaire le plus fréquent du Tiger en Normandie est le char américain Sherman adopté par toutes les armées alliées. Il en est l'antithèse : polyvalent, facile à produire (55 000 exemplaires), à conduire et à entretenir. Il est le char de la guerre industrielle. Ses performances brutes sont de loin inférieures à celles du Tiger, mais il a été pensé pour agir en masse au sein d'une structure interarmes. En Normandie, sa pièce de 75 mm, idéale contre l'infanterie ou les fortins, mais incapable de contrer les Panzer, amène les Britanniques à en équiper quelques centaines de leur excellente pièce antichar de 17-Pdr. IWM

[10] Lefevre (E.), *Panzer in Normandy, then & now, After the battle*, 1983, p. 182.

[11] Wittmann (M.) fascine tant que l'on peut trouver des livres, des DVD, des sites internet dédiés à ses exploits.

[12] Sur cette question passionnante, on se reportera à Smelser (R.), Davis II (E. J.), *The Myth of the Eastern Front*, Cambridge, 2008.



▲ Un Tiger de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* dans le secteur de Villers-Bocage début juin. Face aux « Jabos », les Allemands développent des qualités remarquables de camouflage. Ce cliché révèle à quel point ces monstres d'acier peuvent se fondre dans le paysage, ce qui autorise des embuscades. Plus que leur masse, c'est leur bruit qui les trahit.



Une telle fascination encourage la quête de souvenirs et les retours sur le terrain, et ce n'est donc pas un hasard si c'est à ce zénith que la dépouille de Michael Wittmann est retrouvée, relançant le débat sur sa disparition et, ironie, redonnant sa place à la démarche historique.

## JEAN-PAUL PALLUD EN QUÊTE D'HISTOIRE

Jean-Paul Pallud, un Bas-Normand passionné, travaille alors pour le compte de la revue anglaise *After The Battle*. En préparation de l'ouvrage d'Éric Lefèvre, il a sillonné les campagnes. La particularité du projet réside en effet dans le désir de confronter les photos d'archives avec des reportages sur le terrain. En 1981, ses recherches l'amènent en bordure de la N 158. Il découvre dans un champ des fragments d'acier et de verre, uniques traces du Tiger 007. Mieux, grâce à lui, un employé de l'office allemand pour les cimetières militaires, qui se rend sur place en 1983, découvre les cinq corps de l'équipage qui avaient été enterrés sommairement au pied du char et qui reposaient là depuis 1944. Wittmann est formellement identifié [13]. Jean-Paul Pallud rencontre Serge Varin, qui lui remet alors un cliché de l'épave pris en 1945, où l'on découvre un Tiger détourné. Seule la violence incroyable de l'explosion des obus perforants et explosifs stockés dans le char peut provoquer une déflagration capable d'arracher la tourelle et de la projeter à une dizaine de mètres. Il n'y a aucun doute, il s'agit du char n° 007 dans lequel est monté Wittmann. Après la publication, Jean-Paul Pallud va poursuivre ses recherches. Il retrouve trace, dans les archives militaires, de la destruction de cinq Tiger par le *1st Northamptonshire Yeomanry*, un régiment blindé de la *33rd Armoured Brigade* britannique. Les *Yeomen*

[13] Lefèvre (E.), *Panzers in Normandy, then & now, After the battle*, 1983, p. 183.

[14] Neville, *First Northamptonshire Yeomanry*, 1946, sl, sd cité par Reid (B. A.), *No Holding Back, Operation Totalize*, Robin Brass Studio, 2005, p. 423.

[15] Taylor (L.), *Michel Wittmann's last battle, After the Battle*, n° 48, 1985, pp. 46-53.

[16] Tout (K.), *A fine night for Tanks*, Thrupp, 1996/Florentin (E.), *Stalingrad en Normandie*, Presse de la Cité, 1999/Fortin (L.), *Operations Totalize & Tractable*, Histoire & Collections, 2008/Beever (A.), *D Day et la bataille de Normandie*, Calmann Levy, 2009/Aubin (N.), « Totalize » paru dans *Batailles & blindés*, n° 58, décembre 2013.

[17] Ken Tout s'amuse juste que « les Tigre, pour lesquels les technologies les plus efficaces et les capacités militaires les plus poussées avaient été mobilisées, sont détruits dans l'espace de quelques minutes par ces non professionnels que sont les hommes des Yeomanry, des hommes qui proviennent d'une petite noblesse de chasse et d'une paysannerie terrienne ». Florentin et Beever, comme à leur habitude, dramatisent le récit original, Ludovic Fortin soulignant l'ironie qui voit Wittmann être la victime d'un sergent, Joe Ekins, qui vivait alors son baptême du feu et qui, replacé radio dans un autre Sherman après la destruction du sien, ne servira plus jamais un 17-Pdr de la guerre.

ont participé durant la nuit à la percée du front allemand en compagnie des Écossais du *1st Black Watch*, et, dans la matinée du 8 août, ils couvrent le déploiement de la 2<sup>e</sup> vague (1<sup>re</sup> division blindée polonaise et 4<sup>e</sup> blindée canadienne). Son *A Squadron* s'est installé dans le verger au sud de Saint-Aignan et dans le petit bois qui le jouxte. L'historique du régiment, publié en 1946, attire encore plus son attention. « *La Troop No 3* du Lt. James du *A Squadron*, qui est celle la plus en pointe et qui couvre le flanc droit, a été la première au contact. Le Sgt. Gordon, commandant d'un *Firefly*, rapporta que trois Tiger avançaient lentement vers le nord, longeant la route Falaise-Caen. Il les a vus à 1 200 yards (1 100 mètres). À l'écoute de ce rapport, le *Captain* Boardman, le commandant en second du *Squadron*, ordonna de retenir le feu le temps pour lui de se rendre sur place afin de contrôler lui-même les tirs. Quand la distance est tombée à 800 yards (730 m), le *Captain* a donné l'ordre de tirer. Le Sgt. Gordon a d'abord engagé le Tiger le plus en arrière des trois. Deux coups du troupier Ekins, le canonier, le mirent en feu. Heure 12h40. Le deuxième tank tourna à droite et tira trois fois contre le char de Gordon, mais l'ayant anticipé, ce dernier était déjà à couvert. Malheureusement, sa trappe de tourelle heurte une branche d'un pommier ou bien reçoit-elle des débris causés par un tir, toujours est-il qu'elle blesse le sergent, qui bascule du char inconscient. [...] Il faut rappeler que durant tout l'engagement, la zone est pilonnée par les mortiers et les canons allemands. Le Lt. James est monté à bord et l'a remplacé. Il a trouvé rapidement une nouvelle position de tir, et Ekins tira un obus contre le deuxième char. Celui-ci



explosa dans un éclair de flammes [*flash of flames*]. Heure 12h47. Pendant ce temps, le 3<sup>e</sup> Tiger tournait en rond, en proie à la panique, cherchant une issue de secours. Pour ajouter à sa confusion, le *Captain Boardman* avait

ordonné de le pilonner à coups d'obus perce-blindage de 75 mm. Ces obus l'immobilisèrent, mais sans l'incendier. Deux coups d'Ekins, et le Tiger se mit à brûler. Heure 12h52. » [14] À partir de cet extrait et du journal de marche du régiment, Pallud en déduit donc, dès 1983, que le Tiger ayant explosé « dans un éclair de flammes » à 12h47 est très probablement

▲ À l'abri derrière une haie, ce Firefly évoque bien le dispositif déployé par le *A Squadron* du *1st Northamptonshire Yeomanry*. Le Firefly équipé d'une pièce de 17-Pdr est le seul Sherman capable de perforer le blindage d'un Tiger. En général, il y en avait un par *Troop* (groupe de quatre chars). Le Firefly commandé par le *Sergeant Gordon* va détruire trois Tiger en quelques minutes, laissant croire qu'il a eu la peau du *Panzerace*. Joe Ekins (ci-contre) était le pointeur. Il vivait alors son baptême du feu et son unique combat à ce poste. IWM

celui de l'as allemand, autrement dit le n° 007 de Michael Wittmann. Pour lui, ce flash ne peut être que la conséquence de l'explosion des munitions. Aidé par un ancien de l'unité, Pallud collecte d'autres témoignages et publie, en 1985, ce qui va devenir l'histoire officielle de la mort de Wittmann [15].

En 1996, dans une hagiographie très documentée dédiée à l'as allemand, Patrick Agte, le *Geschäftsführer* de l'HIAG, c'est-à-dire l'association d'entraide mutuelle des anciens membres des *Waffen-SS*, parvient aux mêmes conclusions. Ken Tout, Eddy Florentin, Ludovic Fortin, Anthony Beevor et moi-même [16] avons repris cette thèse sans jamais plus la discuter [17]. Elle devient finalement une vérité historique davantage par sa répétition que par sa rigueur historique.

### Sherman Mk. VC Firefly

*A Squadron, 1st Northamptonshire Yeomanry*  
*33rd Armoured Brigade*

Char du *Sergeant Gordon* et de Joe Ekins, le 8 août 1944





◀ L'officier d'ordonnance, Hans Höflinger, participe au dernier combat de Wittmann. Son témoignage contredit l'hypothèse Ekins. DR

## DES GRAINS DE SABLE DANS L'HISTOIRE

Mais cette thèse s'accorde mal avec les souvenirs de Hans Höflinger : « Nous roulons alors, Michael à droite de la route et moi à gauche, les quatre autres [Tiger] étant avec Michael, le frère de von Westernhagen avec moi. À environ 800 mètres sur la droite de Michael, il y a un petit bois qui nous semble suspect et qui va effectivement nous être fatal. [...] Nous roulons sur un à un kilomètre et demi, et je reçois alors un autre message radio de Michael confirmant simplement mon appréhension vis-à-vis du petit bois. Nous commençons à recevoir de violents tirs antichars, et, encore une fois, Michael se signale, mais il ne peut terminer son message. Quand je regarde à droite, je me rends compte que le char de Michael ne bouge plus. Je lui envoie un message radio mais je n'obtiens aucune réponse. Je reçois alors un choc terrible sur mon *Panzer* et je donne aussitôt l'ordre à mon équipage d'évacuer, car il commence déjà à brûler. Je bondis avec mon équipage vers l'arrière de l'engin, et nous revenons vers nos lignes. Je m'arrête pour regarder ce qui se passe et je suis complètement atterré : cinq de nos chars ont été détruits. La tourelle de celui de Michael a été soulevée vers la droite et penche un peu vers l'avant. [...] Je peux dire l'heure exacte, il est 12h55 le long de la route Falaise-Caen, à proximité de Cintheaux. » [18]

Trois points soulèvent des interrogations.

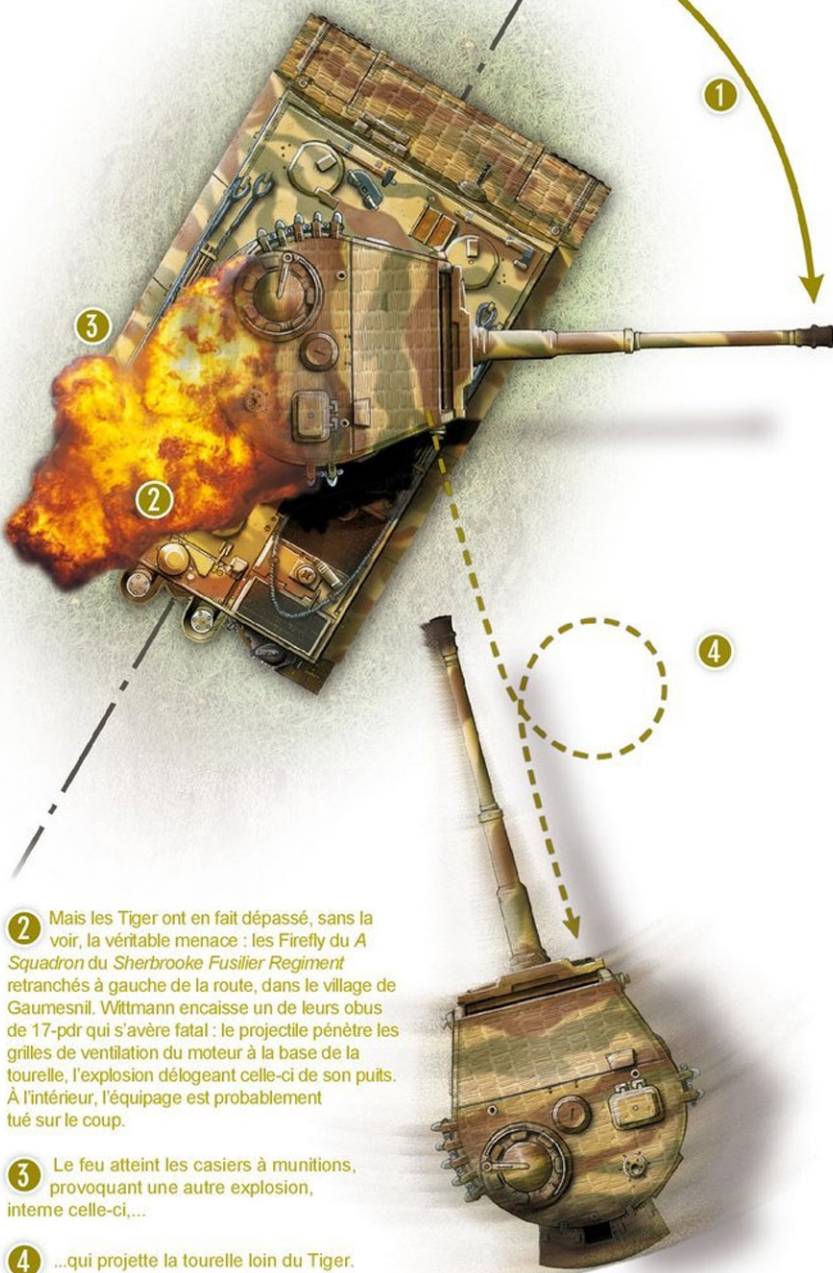
Tout d'abord, Höflinger nous rappelle que dans cette attaque, le bataillon a perdu cinq chars et non trois. Ekins n'a donc pas été le seul à se payer le scalp d'un Tiger ce midi-là. Le journal du *1st Northamptonshire* cite bien cinq Tiger détruits à 13h40 mais ne donne aucune précision sur les deux derniers. On peut penser que les *Yeomen* s'attribuent alors toutes les épaves de chars lourds visibles dans la zone sans autre forme de procès [19]. Ensuite, l'heure ne concorde pas. Huit minutes la séparent de celle du journal anglais (12h47). Enfin, Höflinger ne voit pas

le 007 disparaître dans un éclat de lumière, détourné. Il se souvient que le char était simplement « immobilisé », la « tourelle soulevée vers la droite et penchant un peu vers l'avant ». Le docteur Rabe confirme dans sa lettre à Hilda : « je vois que, soudain, des flammes frappent le *Panzer* et que la tourelle tombe. Le *Panzer* brûle alors complètement. »

La destruction du char n° 007 s'est faite en deux temps. D'abord, il a été touché, et la tourelle a glissé sur la droite. L'équipage est alors tué sur le coup ou blessé au point de ne pouvoir évacuer. Puis, un incendie éclate, peut-être à cause des restes de carburant. Il lèche le parc à munitions. Quelques minutes après, une formidable déflagration fait sauter la tourelle et la projette à une dizaine de mètres.

## Les derniers instants de Wittmann

1 Le Tiger de Wittmann contre-attaque avec 6 ou 7 semblables et longe la RN 158. Pris sous le feu ennemi, l'as pointe la tourelle de son char sur la droite vers la provenance des tirs : un bois où sont embusqués des *Firefly* du *1st Northamptonshire*.



2 Mais les Tiger ont en fait dépassé, sans la voir, la véritable menace : les *Firefly* du *A Squadron* du *Sherbrooke Fusilier Regiment* retranchés à gauche de la route, dans le village de Gaumesnil. Wittmann encaisse un de leurs obus de 17-pdr qui s'avère fatal : le projectile pénètre les grilles de ventilation du moteur à la base de la tourelle, l'explosion délogeant celle-ci de son puits. À l'intérieur, l'équipage est probablement tué sur le coup.

3 Le feu atteint les casiers à munitions, provoquant une autre explosion, interne celle-ci,...

4 ...qui projette la tourelle loin du Tiger.



C'est dans cet état que le *SS-Sturmmann* Alfred Bahlo, membre de l'équipage du Tiger de Dollinger, le découvre en se repliant, « sur notre chemin, nous passons devant le Panzer détruit du *Hauptsturmführer* Wittmann ; la tourelle arrachée ». Ces témoignages collent mal avec le postulat de départ de la thèse d'Ekins reposant sur le « flash of flames » remarqué par les Anglais au moment de l'impact de l'obus APDS dans la caisse du Tiger et qui serait l'élément caractéristique identifiant l'engin de Wittmann.

Cette thèse entre en contradiction avec les témoignages des civils qui ont eu le loisir d'explorer l'épave entre 1944 et 1948, date de sa destruction par des ferrailleurs, à commencer par Serge Varin qui, avec un ami, a parcouru le champ de bataille au lendemain de la guerre, Kodak dans une main, bicyclette dans l'autre. C'est à lui que l'on doit l'unique cliché du Tiger 007 détourellé. Serge Varin se souvient avoir de suite remarqué la large trouée sur la plage arrière gauche jusqu'à la base de la tourelle, les grilles de ventilation du moteur tordues, arrachées, alors qu'une observation attentive de l'épave ne révèle aucun impact sur la caisse ou la tourelle. À l'évidence, l'important choc sur la plage arrière était à l'origine de sa destruction. Cette observation ne colle pas avec la thèse d'Ekins. Il devrait y avoir un impact d'obus sur le flanc droit. Si un obus est entré dans le char, ce ne peut-être que par l'arrière gauche, à l'emplacement de la trouée béante. À moins d'une trajectoire excessivement courbe ou que l'obus n'ait été magique

[18] Agte (P.), *op. cit.*, p. 166

[19] Compte tenu de leurs revendications très exagérées – 5 Tiger, 4 Panther (alors qu'aucun n'est présent), six Panzer IV et 5 canons automoteurs (à la présence aussi inexistante) –, ce chiffre de cinq n'a guère de crédibilité. Pallud (J-P.) & Taylor (L.), *op. cit.*, p. 47.

[20] « Les si redoutés chasseurs-bombardiers sont absents », Meyer, *op. cit.*, p. 280.

▼ Un autre cliché du Tiger 232 en mai 1944. Sa masse de 57 tonnes oblige à repenser les services indispensables au bon fonctionnement d'une unité de chars, comme équiper l'unité de véhicules de dépannage plus puissants, attribuer des pontonniers pour renforcer les points de passage, recourir à des plateaux spéciaux lors des déplacements ferroviaires. Un bataillon de Tiger est une arme puissante mais un cauchemar pour l'intendant.

ou à tête chercheuse, on peine à comprendre comment il a pu contourner le char avant de le pénétrer. Pallud et Agte ignorent ces indices.

## LA THÈSE DU TYPHOON

Serge Varin en déduit, pour sa part, que la brèche n'a pu être causée que par un projectile arrivé verticalement ou d'un angle très ouvert ; l'œuvre d'une ou de plusieurs roquettes, conviction renforcée par la découverte d'un projectile de ce type non explosé à proximité. Cette opinion est partagée par les autres témoins et par le propriétaire du champ qui, jusqu'en 1948, a eu tout le loisir d'examiner l'épave. Au début des années quatre-vingt-dix, Serge Varin est convaincu qu'il s'agit d'un exploit méconnu d'un pilote de chasseur-bombardier Typhoon. Michael Wittmann, en retrait de son groupe, est sorti de la protection de la haie pour rejoindre ses coéquipiers, c'est alors qu'il a été surpris et attaqué par l'avion survenant sur son arrière.

Correspondant davantage aux stéréotypes, l'hypothèse de la destruction par un « Jabo » conserve de nombreux partisans, même si elle se heurte à un obstacle de taille : le 8 août, aucun chasseur-bombardier allié n'a survolé la zone. Kurt Meyer le souligne dans ses mémoires [20], et les archives de la *2nd Tactical Air Force* et du *83th Group* le confirment.





▲ « Achtung Jabo ! » Un Hawker Typhoon, hantise des chauffeurs allemands, ses huit roquettes pouvant être fatales au plus puissant des chars de la *Panzerwaffe*. Des stéréotypes (la précision des roquettes est ridicule) associés à la bataille de Normandie ainsi que des découvertes archéologiques ont conduit à longtemps privilégier l'hypothèse d'une frappe aérienne pour expliquer la disparition de Wittmann. Coll. Boscombe

▼ Mai 1944, la « 101 » a été redéployée dans le nord de la France pour faire face à l'« Invasion ». Ici le char 232 appartenant à la 2. *Kompanie*. L'insigne de l'unité qui assure sa filiation avec la *Leibstandarte Adolf Hitler* est bien visible à gauche du châssis. Idéal dans les plaines russes ou dans celle de Caen, le Tiger est par contre totalement inadapté aux combats dans le bocage pour profiter de la force de frappe de son 8.8cm.

On n'y trouve aucune revendication de chars détruits, alors que les pilotes n'étaient pas avares d'exploits, même douteux. De toute façon, ce jour-là, ils sont engagés dans le périmètre Mezidon – Pont l'Evêque – Elbeuf – Falaise – Alençon – Dreux – L'Aigle et sur la Seine, ce qui n'est d'ailleurs pas surprenant car, en août 1944, le *Close Air Support* britannique reste embryonnaire. En l'absence d'un véritable contrôle depuis le sol, les autorités préfèrent engager les chasseurs soit sur des cibles fixes clairement identifiées (QG, positions d'artillerie), soit en vol libre, mais suffisamment en retrait du front pour éviter les bavures. La présence d'une roquette intacte à proximité ne prouve rien. Elle peut tout à fait avoir été larguée des jours auparavant. Si la thèse du Typhoon est écartée, la question reste entière. Qui a tué Wittmann ? Joe Ekins ! L'hypothèse semble de moins

en moins convaincante, d'autant qu'un dernier élément la fragilise davantage.

Le lendemain, une reconnaissance aérienne photographie le champ de bataille. Au milieu des cratères d'obus, les regards aiguisés des équipes de renseignement entourent quatre points sombres, plus gros : quatre Tiger détruits. Trois se suivent le long d'un vague alignement Sud-Est – Nord-Ouest à 800 yards (730 mètres) du bois et du verger occupés par les *Yeomen*. Le quatrième est à l'écart à 1 100 yards (1 000 m) du verger, mais à seulement 200 yards de la route. Il est évident que les trois victimes d'Ekins sont les trois alignés : d'une part, car cela correspond aux témoignages, et ensuite, au-delà de 1 000 mètres, un coup au but par un *17-Pdr* devient aléatoire du fait de l'optique médiocre du Sherman. Or, ce quatrième Tiger est justement le n° 007. C'est à cet emplacement que l'on a retrouvé les dépouilles. C'est ce char qu'a photographié Serge Varin en 1945. Wittmann ne figure donc pas dans les trois cartons du jeune Joe Ekins. Comme le cinquième char, celui d'Höflinger a été détruit de l'autre côté de la nationale. Par déduction, ses victimes ne peuvent plus être que Dollinger, Iriohn et Kisters.

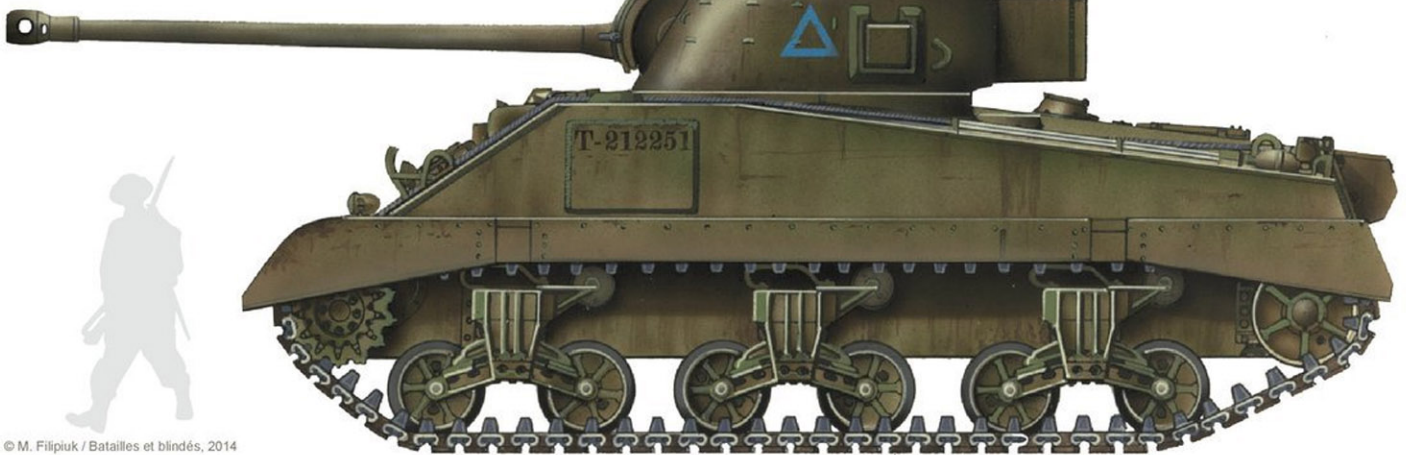
### L'HYPOTHÈSE CANADIENNE

L'énigme Wittmann reste donc entière ? Pas vraiment, car, en 2005, le chercheur canadien Brian A. Reid a publié une thèse, malheureusement peu relayée, dans laquelle il rappelle d'emblée que le *1st Northamptonshire* n'était pas la seule unité équipée de *Firefly* dans le secteur. Il y avait le *144th Regiment Royal Armoured Corps (RAC)*, un autre régiment de la *33rd Armoured Brigade*, déployé autour de Cramesnail, et le *Sherbrooke Fusilier Regiment*, une unité de Sherman de la *2nd Armoured Brigade* canadienne, dont un *Squadron* commandé par Radley-Walters s'était retranché dans le village de Gaumesnil. Les Tiger se sont en fait engouffrés dans une souricière dont les flancs étaient couverts à l'ouest par les Canadiens, à l'est par les *Yeomen* et le fond constitué des chars du *144th RAC*. Le journal de marche de ce dernier précise que le *B Squadron* a détruit un Tiger et un *Panzer IV*. Compte tenu de la position occupée par cet escadron au nord du chemin reliant Saint-Aignan de Cramesnail à la nationale, le Tiger de Wittmann est trop éloigné pour qu'on puisse lui attribuer. Il est probable soit que le rapport confonde





**Sherman Mk. VC Firefly**  
*A Squadron, Sherbrooke Fusilier Regiment*  
*2nd Canadian Armoured Brigade*  
 Secteur de Cintheaux, Normandie, 8 août 1944



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

un Tiger avec un autre *Panzer IV*, soit qu'il ait participé à la destruction du char de pointe, dont on sait qu'il a essuyé une véritable avalanche d'obus qui l'a immobilisé avant le coup fatal d'Ekins.

Quid des Canadiens ? Hélas, leur journal de marche pour la journée du 8 août n'a jamais été écrit, car une bombe de B-17 a détruit leur *Half-Track* de commandement. Il faudra se contenter du témoignage du commandant de son *A Squadron*, le *Brigadier* Sydney Radley-Walters, recueilli en janvier 2002 [21] : « Le village [de Gaumesnil] était petit, mais à son coin Est, près de la nationale Caen-Falaise, se trouvait une grande propriété bourgeoise ceinte d'un haut mur de pierre et de ciment qui offrait de bonnes positions vers l'est et le sud-est. En arrière, il y avait une vaste étendue boisée procurant une bonne couverture. Aussi bien que je me rappelle, j'avais huit chars à ma disposition, dont deux équipés de *17-Pounder*. Nous avons occupé nos positions défensives et aménagé des trous dans le mur afin que nous soyons toujours à couvert tout en pouvant observer et tirer sur des cibles remontant la nationale vers le nord ou traversant le champ à l'est. [...] Il était approximativement 11h15 quand le *Squadron* a été en position.

À midi, nous avons détecté du mouvement à l'est de Cintheaux. Il y avait une longue haie qui courait à l'est de ce village et qui nous masquait la vue. Notre artillerie a pilonné la zone et le village dès que nous l'avons signalé.

[21] Témoignage recueilli par le *Lt. Colonel* Larry Zaporzan et cité dans Reid, *op. cit.*, p. 420-421.

[22] *Self Propelled* signifie autopropulsé et désigne des canons automoteurs, c'est-à-dire des pièces d'artillerie. Il est bien sûr évident que les Allemands n'en ont pas engagé au contact. Le témoin veut-il parler des *Jagdpanzer* ou de simples *SPW* ? Dans le feu de l'action, il est bien sûr extrêmement difficile d'identifier précisément un véhicule blindé ennemi. Les rapports confondent quotidiennement *Panzer IV* et *Tiger*, à la silhouette proche, ce qui peut expliquer que le témoin n'ait le souvenir que de cinq *Tiger*. Rappelons aussi que les combats vont se poursuivre plusieurs heures et qu'une dizaine de *Panzer IV* seront également détruits dans l'après-midi. Enfin, avec le temps, les souvenirs deviennent confus et sont idéalisés.

Si je me souviens bien, c'est entre 12h15 et 12h30 que l'attaque a commencé... Dans notre secteur autour de Gaumesnil, la visibilité, je me souviens, s'était considérablement dégradée du fait de fumigènes ; de plus, l'attaque allemande, qui suivait une route parallèle à la nationale en direction de la cote 122, était appuyée par un barrage de mortiers et d'artillerie. Dans mes souvenirs, l'attaque incluait cinq *Tiger*, dont quatre en tête, bien espacés, et derrière, décroché, le cinquième guidant un groupe de *Panzer IV* et de *Half-Tracks* ainsi que des *Jagdpanzer*. Un des *Tiger* roulait au bord de la nationale et arrivait aux portes de Gaumesnil, suivi de deux *Jagdpanzer* qui étaient, eux, sur la route.

Quand nous les avons vus arriver sur nous, j'ai hurlé, « Attendez ! Attendez ! » jusqu'à ce qu'ils soient relativement près. Nous avons ouvert le feu à 500 yards [450 mètres]. Le char de tête, celui le plus près de la route, a été détruit. Derrière, il y avait une paire de *SP* [22]. J'ai personnellement détruit celui de droite qui circulait sur la nationale. L'autre *Tiger* a été engagé non seulement par mon *Squadron* mais aussi par le *B Squadron* qui avait quitté ses positions de La Jalousie [un hameau plus au nord] pour participer au combat. »

Si on croise les souvenirs de Sydney Radley-Walters avec les témoignages allemands, le mystère s'éclaircit. Nous savons que le *Tiger* n° 007 de Wittmann était le char du groupe de tête le plus près de la route nationale.

**Panzer VI Ausf. E TIGER I**  
*3. Kompanie*  
*Schwere SS-Panzer-Abteilung 101*  
 Char de Wili Irionh, le 8 août 1944



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014



Au moment où il arrive à proximité de Gaumesnil, il est distrait par le début de la canonnade engagée par les *Yeomen* contre les trois Tiger situés à sa droite. C'est alors que le char de Dollinger explose. Wittmann hurle ses ordres, les derniers mots entendus de lui à la radio : « *Marsch !* » – « *Achtung ! Achtung ! Pak von rechts !* » – « *Rückwärts...* » Il oriente sa tourelle vers cette menace, sans savoir qu'à moins de 500 mètres sur sa gauche, une autre le guette. Quand les Canadiens ouvrent le feu, ils sont non seulement à bonne distance, mais en plus le Tiger de l'as leur expose l'arrière de son flanc. Un tir peut ainsi atteindre la plage, pénétrer aisément le fin blindage et exploser dans le réservoir gauche, la déflagration extrayant la tourelle de son roulement. Ensuite, le feu atteint les munitions, provoquant la déflagration fatale. Cela explique toutes les observations des civils. Quant au second Tiger détruit, il s'agit certainement de celui d'Höflinger, dont on sait qu'il se trouvait du côté gauche de la route, et qui a été détruit quelques minutes après ses camarades.

▼ Le quotidien de l'unité compte tenu du manque de véhicules spécialisés et de la fragilité mécanique du char : un Tiger en panne remorqué par un congénère. Entre les véhicules définitivement détruits, ceux en réparation et ceux engagés dans un autre secteur du front (Grimbosq), le 8 août, la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* n'est plus que l'ombre d'elle-même et seuls 7 à 8 chars sont immédiatement disponibles à Cintheaux sur les 45 opérationnels début juin. NAC

Alors bien sûr, on peut s'interroger sur l'irruption soudaine de ce témoignage soixante ans après. Mais il faut se souvenir que jusqu'à la fin des années soixante-dix, Wittmann est méconnu au Canada. Contrairement au « Baron rouge », Manfred von Richtofen, devenu un mythe chez ses ennemis dès la Première Guerre mondiale, il n'en est pas de même de ce « Baron noir ». Il est vrai qu'à la différence du triplan Fokker peinturluré, il était impossible de distinguer un Tiger d'un autre sur le champ de bataille. Il a donc fallu attendre la médiatisation du mythe Wittmann pour que Sydney Radley-Walters ne revienne sur cette journée. L'enjeu devient alors à la fois national et corporatiste : tankistes canadiens et britanniques, souvent brocardés par leurs homologues américains et allemands pour leurs performances disons « contrastées », se disputent le mérite d'avoir neutralisé l'as allemand. Les regards sont partisans tant chez le vétéran Les Taylor ou chez l'officier de l'Arme blindée canadienne Bryan Reid. Pour autant, la thèse canadienne a le mérite d'être la plus





**Panzer VI Ausf. E TIGER I**  
 Stab  
 Schwere SS-Panzer-Abteilung 101  
 Char de Helmut Dollinger, le 8 août 1944



© M. Filipiak / Batailles et blindés, 2014



crédible compte tenu des contraintes archéologiques et des différents témoignages. Toutes les pièces s'assemblent naturellement.

## LE MONDE À L'ENVERS

Que Wittmann ait été la cible d'un Canadien ou d'un Britannique ne doit pas nous dispenser de nous questionner sur les ressorts de sa disparition. Or, ce qui transparaît de cette étude, c'est qu'il n'a pas été la victime de la malchance ou de la simple supériorité numérique ennemie, mais d'une parade trouvée par les Alliés pour contrer les tactiques allemandes. La doctrine de la *Wehrmacht* encourage toujours la manœuvre et l'initiative. Dans la défensive, cela conduit à chercher la contre-attaque pour bousculer les plans de l'ennemi. Ces coups de griffe dévastateurs donnent d'excellents résultats sur le front russe et ont aussi été, à l'Ouest, à l'origine de l'exploit de Villers-Bocage. Mais ils n'ont de sens que face à un ennemi surpris en flagrant délit en mouvement. Or, le 8 août, Simonds, le stratège canadien, a anticipé la contre-attaque. Il a organisé son opération en deux temps : une première vague s'est chargée de la percée initiale et s'est ensuite retranchée pour couvrir le déploiement d'une seconde vague dédiée à l'exploitation. C'est ainsi que l'on retrouve trois régiments de chars embusqués dans la zone de Wittmann. Tous l'attendent de pied ferme. Quand l'as monte à bord de sa machine, il croit affronter un ennemi fragilisé car disposé en colonne, alors qu'il se lance au contraire à l'assaut d'une position retranchée. De surcroît, comme les Allemands veulent frapper à la vitesse de l'éclair, ils négligent de reconnaître avec de l'infanterie le petit bois et le hameau de Gaumesnil qui constituent autant de refuges pour les antichars. La coopération interarmes sera inexistante, à l'exception d'un maigre barrage d'artillerie. Dans ces conditions, l'attaque se transforme en une charge aveugle, qui n'est pas sans évoquer celles des B1bis en 1940 ou des KV-1/KV-2 en 1941 et avec les mêmes résultats : les mastodontes d'acier se font surprendre sur leurs points faibles, peinent à localiser leurs ennemis et sont incapables de manœuvrer assez vite pour s'extraire du guépier. La qualité du matériel, l'expérience des équipages ne peuvent en rien compenser ce diagnostic initial erroné et ces contre-mesures inadaptées. Le fiasco de ce 8 août 1944 s'explique. Car il s'agit bien là d'un fiasco. En quelques minutes, cinq des sept Tiger engagés sont détruits sans aucune contrepartie. Le déploiement ennemi n'est en rien perturbé, et si l'exploitation alliée patine finalement très vite, ce n'est certainement pas à cause de Michael Wittmann [23]. L'as allemand est donc mort à cause d'une réaction stéréotypée combinée à une parfaite intelligence tactique, tant de la part de Simonds que des combattants alliés sur le terrain. Une réalité située à l'exact opposé de la vision colportée durant des décennies... ■

[23] Le lecteur intéressé pourra se reporter à notre article paru dans le précédent numéro de *Batailles & Blindés*.